

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 17 (1879)
Heft: 24

Artikel: Lo borélâi et lo boc
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-185250>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Tout ceci s'applique à la toilette de la femme qui sort à pied. En voiture, on est chez soi, par conséquent libre de se vêtir comme il plaît.

La Parisienne excelle à se bien mettre, parce qu'elle sait justement choisir le genre de costume qui convient suivant le temps et le but qu'elle se propose. Elle possède surtout le secret de *savoir porter la toilette* et de faire valoir la plus modeste, par la façon même dont elle la porte. Parer sa toilette, voilà le grand art.....

Au temps jadis, jamais un homme ne donnait le bras à une femme. La mode d'offrir la main était seule reçue. Je la regrette dans les salons; elle était bien plus gracieuse et plus respectueuse surtout. C'est, je crois, à la suite de la Révolution que l'habitude de donner le bras s'est introduite en France. Cet usage est plus cavalier, moins élégant, mais beaucoup plus commode pour marcher dans la rue. Il y a à ce sujet des nuances de bienséance qu'il m'est presque impossible d'indiquer ici; les rapports de politesse et d'intimité varient tellement que le tact, cette délicate pondération de toutes choses, peut seul dicter la conduite à tenir. Règle générale, les jeunes femmes doivent éviter de sortir et de se montrer à la promenade, dans les rues, au théâtre, avec un homme autre que leur mari ou un membre de leur famille.

Cependant si le hasard oblige de sortir avec un ami très-intime de la famille, celui-ci offrira tout naturellement le bras à la dame qu'il accompagne. Celle-ci doit l'accepter simplement et sans affectation, car aujourd'hui l'usage de se donner le bras est tellement répandu, surtout à Paris et dans les villes, qu'il est mieux de se conformer à la loi générale. C'est toujours la meilleure manière de ne pas se faire remarquer.

Si lorsqu'on donne le bras à son mari, un des amis de celui-ci vous salue, votre mari lui rendra le salut tout en continuant à marcher. Si on donne le bras à quelqu'un qui n'est ni votre mari, ni un membre de votre famille, la stricte politesse interdit à tout autre homme de chercher à vous arrêter. Quand on est seule, on ne doit s'arrêter pour causer avec un homme, que s'il est avec vous sur un pied de sérieuse intimité.

Bien entendu ces règles générales sont sujettes à une foule de modifications que le tact indiquera et ne concernent que les parents ou les vieux amis.

Les femmes bien élevées ne doivent marcher ni trop vite, ni très-lentement dans la rue. Trop vite, donne un air affairé, affolé, qui n'est pas de bon goût; lentement, attire l'attention dans un autre sens. Or, ce qu'une femme doit éviter avant tout, c'est d'attirer l'attention.

Mise élégante et soignée, mais simple de lignes et de couleur foncée, démarche modeste mais assurée, air de dignité douce, telle doit être la tenue d'une femme dans la rue. Elle pourra aller et venir sans que jamais personne se hasarde à lui rien dire. La Parisienne de race a une démarche incomparable, vive, légère et gracieuse, qui lui est na-

tuelle, qui est tout un art. Ce n'est ni l'ondulation des hanches de l'Andalouse, ni la morbidesse italienne, ni le pas masculin de l'Allemande du Nord, ni la marche un peu raide de l'Anglaise; non, c'est l'amble léger du cheval arabe, qui va vite, sans secousse et sans faire de grands pas.

Actuellement, il n'est pas d'usage de sortir à pied avec une riche toilette, une robe claire ou un chapeau voyant. Si l'on est obligée d'être ainsi vêtue pour aller faire des visites, il faut absolument prendre une voiture.

Bref, gardons nos parures pour l'intérieur de nos maisons, pour nos amis et ajouterai-je, pour messieurs nos maris, plutôt que pour les indifférents. En disant cela, j'aurai l'air d'avancer une énormité, un paradoxe, car aujourd'hui quelle est la femme qui songe à se parer pour son mari?

Eh bien, paradoxe ou énormité, je suis prête à les soutenir. Bien sûr, ces messieurs nos tyrans feront chorus avec moi.

Lo borélâi et lo boc.

On borélâi avâi einviâ, fauna d'âomailles, dè sè teni onna tchivra po avâi onna gotta dè lacé à la mâison, kâ ora que lè fretéri ne font pequa la toma, lè pourrès dzeins lo dussont payi 20 centimes lo litre âi lacéli que fabrequont po l'âo compto, tandi que dâo teimps iô on fromadzivè, ne cotâvè qu'on batz lo pot que tint portant bin mè, et que lè dzeins que colâvont fasont adé bouna mèsoura.

Adon po avâi oquiè à bailli à medzi à sa cabra, noutron coo avâi amodiâ lo prâ dâo régent, on prâ qu'est gaillâ ein *peinta*. N'est portant pas on dérupo, na, mâ l'est on cret, que n'est pas ézi à rontre et à veri avoué la tseri et l'est po cein que lo régent lo laissè ein pliantse et que veind su plianta lo fein, lo recoo et la derraire herba.

On iadzo que l'eut son cholâ garni, lo gaillâ part po la faire po atsetâ onna tchevretta quand bin sa fenna n'étâi pas tant d'accoo, kâ l'est 'na pecheinta lurena et cein lâi est molézi dè tant sè clieinnâ po ariâ onna cabra. Arrevâ su la faire dâi tchivrés, marchandè 'na galéza petita bête, bin dégourdiâ.

— Diéro clia tchevretta? que fe à cé que tegnâi la bête pè la cordetta.

— Tant!

— Vo z'ein baillo tant...

Martchandont on bocon et la patse fe bintout fête, et pas petout cé qu'avâi veindu eut s'n'ardzeint que l'eut couâte dè sè ramassâ dè perquie.

Ora ne sé pas se noutron lulu qu'atsetâvè étâi no- vient dâi ge âo bin dè l'esprit, mâ tantiâ que l'atsetâ sein pî la vouâiti bin adrâi et sein demandâ se l'avâi dâo lacé et quand l'avâi tchevrottâ. Ye s'ein retourné tot fiaï dè sa patse, arrevâ à la mâison dévai lo né et dit à sa fenna d'allâ traîré po pas que lo livro lâi fassè mau.

Lè vesins vignont assebin po vairè clia bétietta; la fenna recoussè sè gredons et vâo amolhi; mâ l'a bio fourguenâ déveron lo livro, trovâvè min dè tètets et la bête ne volliâvè pas dzourè. Mâ! se fe la

fenna, quinna tchivra as-tou quie amenâ?... Le vâo onco essiÿ on iadzo... Eh! t'einlêvâi po on vilho fou, que le fe ein sê relêveint et ein s'ein alleint avoué son pot vouâisu, grand dadou, bornican, te t'ês laissi einguieusâ, n'est pas onna tchivra!... L'hommo, tot motset, ne savâi què derè; ye tegnâi on fallot et avoué lè z'altro qu'êtiont quie, vouâitont la bête dè pe prés... l'êtai on petit bocan.

— Eh! t'escarfaillâi po on voleu, po on guieusâ, se fe lo pourro coo ein teimpêteint contrè cé que lâi avâi vendu, se lo retrâovo, lâi trosso on bré!

— Tè faut porta plieinte contrè li, que lâi dit on vesin.

— Baque! lâi dit on outro, tè faut éingraissi cé boc, te lo veind à n'on boutsi, et cliâo dè Lozana lo medzêront po dâo muton.

— Tè faut lo remenâ tot lo drâi, se fe on troi-siêmo, sarâ bin d'obedzi dè lo repreindrè et dè tè rebailli te n'ardzeint!

Enfin ne sachant què fêrè, ye va criâ lo marchand dè dzenelhiâs, que vint et sè fâ esplikâ l'affêrè.

— Ma fâi, se dit cé l'hommo, n'ia rein à fêrè; te t'ês laissi einfatâ, tant pî por tè, te faut lo gardâ, kâ cé que lo t'a veindu n'est pas d'obedzi dè lo repreindrè.

— Coumeint! pas d'obedzi? quand mè veind on bocan po onna tchivra.

— Eh ma fâi na, que n'est pas d'obedzi; t'as vu la bête quand te l'as atsetâie, et ora se ta tchivra l'est on bocan, te pâo pas lo focci à la repreindrè, kâ cein n'est pas onna maladi rédibitoire.

La mort du Beau Richard.

I

En entrant dans la grande famille des saltimbanques, il avait pris le nom simple de Richard. Comme il avait la grâce et la beauté d'Antinoüs, ses confrères voulurent baptiser le néophyte d'un surnom. Le clan nomade ne trouva rien de mieux que « *Le Beau Richard*. » Ce surnom lui resta.

Le Beau Richard avait, en province, à l'époque où se passe cette histoire, une réputation extraordinaire. Dans les foires, il éclipsait tous ses rivaux. Le cirque qu'il dirigeait était un des plus riches, sinon le plus riche, de France. Impresario et premier sujet, il était aussi habile écuyer que gymnaste merveilleux. Il traînait derrière lui un matériel de six voitures, son écurie n'avait pas moins de trente chevaux. Ses bénéfices annuels étaient évalués, par ses confrères, à 35,000 francs. C'était un homme d'ordre. Il avait, disaient ses camarades, plus de cent mille francs à la Banque. On ne connaissait guère au Beau Richard qu'un défaut : son horreur du mariage. Un jour, étant à Lyon — le fait avait été noté — il avait refusé la fille d'un de ses amis, qui lui aurait apporté 150,000 francs de dot, gagnés par le père, directeur d'une ménagerie sans rivale au monde.

A mesure que sa réputation grandissait, le Beau Richard aspirait au fleuron qui manquait à son diadème provincial. Il était artiste : il voulait la consécration de Paris. Brusquement, par un dernier soir de triomphes éclatants, son étoile sombra. Pauvre garçon! il mourut, plein de beauté, de force, de jeunesse.

Le Beau Richard avait à peine trente ans. Comme tant de ses pareils, il était depuis longtemps oublié, et personne, sans doute, n'aurait plus prononcé son nom, si le hasard ne m'eût conduit à la dernière foire de Saint-Cloud, où je liai connaissance avec un vieux saltimbanque, aujourd'hui retiré des affaires, le père *La Frime*, pour le moment en inspection

dans la baraque de son héritier présomptif, le citoyen *Bec-D'or*, « prestidigitateur de toutes les cours d'Europe, escamoteur des têtes couronnées. »

Il n'y avait pas cinq minutes que nous causions, que le père La Frime avait familièrement passé son bras sous le mien. Il me dit, répondant à une observation que je venais de lui faire sur les saltimbanques célèbres :

— Je suis étonné que vous, qui allez dans les foires, n'ayez pas entendu parler du Beau Richard, mort si malheureusement il y a quelques années, à la foire de X... (Le père La Frime me nomma une petite ville du centre de la France, envahie et souillée, pendant la guerre, par les soldats prussiens.)

Ces quelques mots m'ayant rappelé le fait auquel je fais allusion plus haut, je dis au père La Frime :

— En effet, je crois avoir moi-même rédigé un on-dit sur la mort du Beau Richard; mais il m'a laissé un souvenir trop vague pour que je me rappelle aujourd'hui les circonstances de cet accident.

— Accident? fit le père La Frime, ce n'était pas un accident, monsieur. Tout le monde le crut, alors, et c'est là le triste côté de la chose. Mourir d'accident, qu'est-ce pour nous autres? Les saltimbanques voient ça trop souvent pour y faire attention dès que le camarade est enterré. Mais ça n'est pas le cas du Beau Richard, et puisque vous ne vous souvenez plus des circonstances de la mort de mon ami, je vais vous les remémorer, ça en vaut la peine.

Le père La Frime, que j'avais emmené dans un cabaret voisin, parla très longuement en humant de temps à autre un verre de Bordeaux. J'abrégérai son récit, me bornant à le rapporter dans son exactitude littéraire, au grand dommage du pittoresque et de la couleur locale.

En 1870, au moment de la déclaration de guerre, le cirque du Beau Richard « faisait la foire » de la petite ville de X... Comme il avait fait fureur l'année précédente, son retour fut accueilli avec des transports de joie par la population.

Le jour de la première représentation, la fille d'un riche marchand de nouveautés de la ville, sortie du couvent depuis une semaine, avait obtenu la permission d'aller se promener au *Champ des Capucins*, où se tenait la fête. Les vieux parents n'accompagnaient pas la jeune personne, mais deux vieilles demoiselles de magasin, Mlles Clarisse et Prudence, lui servaient de chaperons.

En passant devant le cirque du Beau Richard, Mlle Prudence se souvint que l'année précédente, elle y était entrée, s'était amusée, avait même remarqué la tournure et le visage du bel acrobate. Elle fut tentée d'y aller une seconde fois. Mais, pour dissimuler adroitement son envie, elle offrit à la fille de son patron une distraction toute nouvelle pour celle-ci, et qui fut acceptée par des battements de mains. On alla retenir trois places pour la représentation.

Mlle Emmeline Poirier était une grande et ravissante créature. Blonde comme Ophélie, ses grands yeux bleus, doux et chastes, rehaussaient l'expression idéale de sa charmante tête. Elle était bien élevée et n'avait jamais connu d'autres fêtes que celle de la Vierge, à la chapelle de son couvent.

On comprendra donc de quelle admiration elle fut saisie en entrant, accompagnée de ses deux fidèles amies, dans le cirque du Beau Richard, qui était vaste, bien décoré et suffisamment éclairé. Il y avait foule. Aux premières places, on voyait les plus jolies et les plus élégantes femmes de la ville, accourues à cette soirée de débuts, bien plus par la beauté que par la vogue immense de celui qu'on appelait le « Léo-tard de la province. »

La fille du marchand de nouveautés prit au sérieux le premier spectacle qu'elle eût vu de sa vie. Il lui parut splendide. Les chevaux n'étaient pas irréprochables assurément, mais ils étaient bien soignés, et les brillants oripeaux qui les paraient n'étaient pas de mauvais goût. Les voltiges des écuyères, les cabrioles des clowns arrachaient à la jeune Emmeline des exclamations et des rires d'enfant, que Mlle Clarisse s'efforçait en vain de calmer. Sa joie était si vive, que, par moment, elle prenait la main de sa compagne de droite et lui disait :